

PHILIPPE BOUQUET

## La place des pays du Nord dans la vie culturelle française des années 80

Philippe Bouquet är professor i skandinaviska språk och litteraturer vid universitetet i Caen och är en av de främsta kännarna av skandinavisk litteratur i Frankrike. Han ger i denna mot det franska kulturetablissemangets kritiska artikel en annorlunda bild av den skandinaviska kulturvåg som för närvarande sköljer över Frankrike, framför allt på det litterära området.

Il m'arrive bien souvent d'entendre des amis scandinaves s'extasier que l'on puisse maintenant trouver en français des livres de Carl-Henning Wijkmark et de Torgny Lindgren, de Peter Seeberg et de Henrik Stangerup, de Tarjei Vesaas et de Johan Borgen, de Väinö Linna et de Bo Carpelan, de Halldor Laxness et de William Heinesen. Loin de moi l'idée de sous-estimer ce fait, même s'il m'est déjà arrivé d'entendre susurrer: «la mode scandinave est passée». Le grand mot est lâché: la mode. Si, en France, tout finit par des chansons, bien des choses commencent (et se terminent hélas aussi) par une mode. Cela semble irrémédiablement ancré dans notre inconscient collectif (voir *Les Lettres persanes* etc.) et ne risque guère de s'atténuer, à notre époque de toquades encouragées par un mercantilisme auquel le néo-libéralisme a ôté le peu de vergogne qu'il a jamais eu. On ne peut plus rien faire ou presque, dans ce beau pays, sans le prétexte de la mode et de la réclame — vulgairement appelée «pub», que j'orthographe toujours «pube» afin de bien en extraire tout le jus malodorant.

Mais *quid* de cette «mode» scandinave? Tout dépend d'abord de la couleur des lunettes que l'on chausse: si l'on choisit les roses, on alignera un certain nombre de noms parfois plus surprenants encore que ceux ci-dessus mentionnés. Citons pêle-mêle Kurt Salomonson et Folke Wirén, Inger Christensen et Ib Michael, Jens Børneboe et Herbjørg Wassmo, Veijo Meri et Johan Bargum, Thor Vilhjálmsson et Steinn Steinarr. Les Français ont même entendu parler des *statuare* sous la plume d'Ivar Lo-Johansson et des marins de commerce suédois sous celle de Josef Kjellgren. Où cela mènera-t-il, s'ils continuent ainsi? Voilà pour les lunettes roses. Les grises, elles, nous permettront de relever d'immenses zones d'ombre dans le paysage littéraire nordique tel qu'il est connu en France. Si nous prenons la Suède, force est de constater que le théâtre de Strindberg vient de finir de paraître, soixante-quinze ans après la mort de celui qui a révolutionné la dramaturgie mondiale! Voilà de quoi faire patienter bien des contemporains. Ajoutons que l'œuvre romanesque du titan suédois commence seulement à être défrichée et que mieux vaut ne pas parler

de sa poésie. Autre scandale: Hjalmar Söderberg n'est connu en France que par *Docteur Glas* (traduit du... danois, je le jure). Le plus francisé de tous les écrivains scandinaves, le disciple et traducteur d'Anatole France! Honte à nous. L'autre Hjalmar — Bergman — est encore plus mal loti: il est totalement «inconnu au bataillon»! Peut-être aura-t-on aussi du mal à me croire si je dis que, sur les quatre tomes du *Roman d'Olof*, du prix Nobel Eyvind Johnson, seul le premier existe en librairie. Mais c'est hélas facile à vérifier. Il partage ce sort avec Martinson pour ses *reseböcker* et son roman autobiographique, avec Agnes von Krusenstjerna et Vilhelm Moberg (pour sa trilogie sur Knut Toring, amputée de son dernier volume, et pour *Les Emigrants*, dont le texte a été réduit de près de la moitié!). Quel massacre, pense-t-on peut-être maintenant — mais il faut encore savoir qu'Ibsen n'est guère connu que dans la version poussièreuse du comte Prozor. Quant à Bjørnson, n'en parlons pas. Les contes d'Andersen figurent certes dans un nombre impressionnant d'éditions mais c'est à laquelle sera la plus «adaptée» et infidèle. Seul Kierkegaard a vu son œuvre intégrale publiée par de vrais spécialistes à l'âme chevillée au corps. Ajoutons encore que, parmi les modernes, le plus traduit est Hamsun, le seul écrivain fasciste du Nord (Kaj Munk ayant racheté de sa vie une faiblesse coupable) alors que sa classe littéraire s'est élevée, sans distinction d'option intellectuelle, artistique ou spirituelle, contre la peste brune. C'est une bien curieuse «connaissance» qu'ont mes compatriotes des lettres nordiques, dont les classiques demeurent cachés derrière les «brumes du Nord».

Le tableau est donc moins réjouissant qu'on ne le pense parfois là-haut. A vrai dire, ce (bien relatif) engouement participe en fait d'une tardive découverte du vaste monde en matière littéraire. La culture française commence enfin (et bien malgré certains de ses représentants) à sortir de son splendide isolement et surtout de son insondable mépris pour tout ce qui ne relève pas du fameux «goût français» (qui ne nous a hélas pas valu que des Racine). On a fini par s'apercevoir que les autres peuples, races et nations du monde écrivaient aussi. Jusque-là, on ne soupçonnait guère que les anglo-saxons, les Allemands, les Espagnols et les Italiens et quelques slaves de le faire. Mais comment pouvait-on être Brésilien, Malais ou Finlandais et... écrire? Il s'est également produit que l'Université a consenti à sortir du mépris dans lequel elle tenait l'art pourtant difficile (mais non «scientifique») de la traduction — sauf si celle-ci comportait plus de pages de notes que de texte — et à participer à une entreprise de vulgarisation bien comprise. Peu à peu donc, on peut espérer que l'emploi de l'imparfait du subjonctif ne sera plus, en France, le seul critère de la qualité littéraire (sauf pour l'entrée à l'Académie, car il convient qu'elle conserve ses siècles de retard sur l'histoire). Le public français

apprend qu'un gaucho de la pampa argentine, un pêcheur des mers de Chine ou un paysan norvégien ne sont pas forcément aussi incultes et stupides qu'il le pensait. Qu'ils peuvent avoir des choses plus intéressantes et plus profondes à dire que nos intellectuels patentés sondant inlassablement leur nombril ou celui de leurs collègues du côté de Saint-Germain-des-Prés. Il est significatif que la FNAC — cette institution culturelle de la France des années 80 — compte ouvrir bientôt une boutique uniquement consacrée à la littérature étrangère, tant en langue originale qu'en traduction. Les pays du Nord devraient logiquement pouvoir recueillir quelques nouvelles miettes de cette initiative. A l'heure des voyages supersoniques, les Français finiront peut-être par avoir quelques notions de géographie spatiale et culturelle nordiques — mettons une touche de rose sur nos lunettes grises.

J'ai souvent été interrogé sur ce qui pousse les éditeurs français à publier un ouvrage nordique et sur leur «politique éditoriale». Mais je suis bien incapable de répondre, n'ayant, à de rares exceptions près, rencontré en ce domaine que... le hasard le plus total. Comment expliquer autrement la présence de traductions de Per Egge, Tryggve Gulbrandsen et Andreas Haukland quand Kielland et Lie, entre autres, sont inconnus; de Hildur Dixelius, Ester Ståhlberg et Harald Hornborg, alors qu'existent les énormes trous cités ci-dessus dans le domaine suédois; quant au Danemark, il faut croire que Karl Bjarnhof et J. Anker-Larsen sont de bien plus grands écrivains que Henrik Pontoppidan et Johannes V. Jensen si l'on en juge par le nombre de leurs livres traduits. Un cas intéressant est celui de Johan Bojer, dont l'œuvre est presque intégralement connue ici, pour la simple raison qu'il a su s'y créer les relations mondaines qu'il fallait. Autre fait stupéfiant: *Stad i ljus*, d'Eyvind Johnson, est paru en France (sous le titre peu identifiable de *Lettre recommandée*) avant de sortir en Suède. Miracle sans lendemain, comme on sait. Il arrive aussi que le cinéma vienne au secours de la littérature: Gallimard a certainement vendu plus d'exemplaires de *La Ferme africaine* de Karen Blixen au cours de l'année suivant la sortie de cet affreux navet qu'était *Out of Africa* que pendant les quarante années préalables de l'exploitation de ce titre en français. Cette absence de vergogne va parfois très loin: la Palme d'or attribuée à *Pellé-le-Conquérant* a ainsi incité un éditeur français à ressortir de ses tiroirs une vieille et médiocre traduction en une édition off-set dont bien des pages sont illisibles et sous une des couvertures les plus hideuses de l'histoire du livre. La «politique» de l'éditeur français moyen est en général la recherche du *best-seller*. Or, on le sait, ceux-ci sont tous anglo-saxons et les Nordiques n'ont aucune chance dans ce domaine. Il existe pourtant, comme toujours, quelques exceptions. L'une d'entre elles est le Finlandais Mika Waltari,

bien connu pour ses excellents romans historiques. Mais on surprendrait (et décevrait) immensément ses lecteurs français en attirant leur attention sur sa nationalité: chacun ici est persuadé qu'il est Américain! La plupart de ses livres ne sont-ils pas traduits de l'anglais? Une autre de ces exceptions est constituée par Stig Dagerman. Tout le monde littéraire français le connaît (alors qu'il est presque ignoré des pays de langue anglaise). Il faut dire que, même s'il n'a pas gardé un excellent souvenir de son passage en France, il était prédisposé à y être bien reçu littérairement du simple fait que c'était un *intellectuel* — le type d'écrivain que les Français préfèrent et le seul que certains d'entre eux admettent. Le plus ignare des éditeurs français connaît donc Dagerman. Et, fidèle à la logique décrite ci-dessus, il en «redemande». Il salive d'impatience quand il apprend qu'il reste des inédits à la traduction. Mais c'est pour mieux déchanter quand on lui dit qu'il s'agit de pièces de théâtre, ce genre étant défini à l'avance comme non-rentable. Pouvez-vous citer un dramaturge qui se soit vendu à des millions d'exemplaires? Non — à part Shakespeare tout de même — alors vous voyez bien. Pourquoi donc Dagerman n'a-t-il pas écrit des *romans* à la place? Et quel besoin avait-il, aussi, de se suicider? Il aurait quand même pu attendre un peu pour se prouver à lui-même sa liberté et penser aux éditeurs français! Dans ces conditions, j'ai bien souvent regretté de ne pas être doué pour l'écriture: j'aurais pu faire une belle carrière de *faussaire* à Dagerman. Les faux ne constituent-ils pas une bonne part du marché de la peinture, presque un art en soi? Pourquoi pas en littérature, alors? Et n'écrit-on pas actuellement une suite d'*Autant en emporte le vent* que l'auteur avait expressément interdite? Le vent emporte même les volontés posthumes. Les seuls éditeurs à avoir une véritable politique sont les petits ou très petits: le Castor astral, qui s'est courageusement attaqué au domaine délicat de la poésie nordique et a sorti un Tranströmer; Plein Chant, qui ose publier des écrivains issus du peuple ou ce peintre des petites gens qu'est Stig Claesson et qui a laissé Gerd de Mautort raconter à visage découvert ses souvenirs de guerre; citons aussi Arcane 17, Pandora (maintenant disparu) ou Actes Sud, qui mena une intelligente percée dans le domaine nordique.

Mais une chose est de traduire et de publier des livres, une autre est qu'ils soient lus et tout d'abord que leur existence parvienne à la connaissance du public. C'est tout le problème du rôle des médias. Si la radio joue relativement bien le sien, du moins France Culture, il n'en va pas de même de la télévision et de la presse nationale, entièrement soumises aux puissances d'argent et aux impératifs de l'indice d'écoute. Qui regarderait une émission sur un écrivain islandais alors qu'on lui offre chaque jour des feuillets américains avec des morts, des divorces...? Les hebdomadaires, eux, ne se soucient que

d'une chose: cet éditeur achète-t-il de l'espace publicitaire dans notre publication? Non? Alors ses livres ne peuvent «intéresser nos lecteurs». C'est ainsi que le dossier de 250 pages d'inédits en français et de contributions diverses sur Dagerman que j'ai mis plusieurs mois à réunir et traduire n'a pas eu l'honneur d'une *seule* ligne dans la presse nationale: son éditeur est trop petit! Dans ces conditions, on comprendra que la diffusion de ce genre de publications reste extrêmement hasardeuse. Au profit, bien sûr, des livres que l'on achète entre une botte de radis et un paquet de couches-culottes: le 35e de la série n'est pas encore lu qu'on attend déjà le 36e, qui en sera la copie conforme — les critiques, sachant d'avance ce qu'ils trouveront, n'ont même pas besoin de lire le texte. L'an prochain, Bernard Pivot ne sera plus là pour voler chaque semaine au secours du succès et inviter Françoise Sagan à bredouiller quelques phrases incompréhensibles (même pour elle) dès qu'elle a écrit quelques lignes. Mais Dieu sait ce que nous aurons à la place! Dans mes cauchemars je vois déjà le retour de Georges Suffert ou le monopole de Poivre d'Arvor!

Dans le meilleur des cas paraît un article signé d'une personne à la fois compétente et bien informée. Mais, pour les éditeurs n'ayant pas les moyens de s'offrir une attachée de presse bien introduite (ce sont comme par hasard les plus courageux) cela tiendrait du miracle. Dans la majorité des cas paraît donc... n'importe quoi. C'est ainsi qu'un grand hebdomadaire a, voici quelques années, annoncé la parution de nouvelles de Lo-Johansson comme l'«une des grandes découvertes littéraires de l'année» mais à la fin d'un article de... 118 mots (pas un de plus) dont les deux tiers étaient «empruntés» à la préface et qui était coincé en bas de page entre deux publicités! Se moquer du monde est *aussi* l'un des beaux-arts. Tout récemment, Dagerman lui-même a été victime de ce genre de procédé. A l'occasion de la première en France de sa pièce *Le Jeu de la vérité* (*Ingen går fri*) avait été organisé à La Rochelle un petit festival (n'ayons pas peur des mots) dont tous les participants (y compris plusieurs Suédois venus spécialement) garderont un souvenir ému. La presse nationale a évidemment, sous divers prétextes, boudé un événement qui avait le grand tort de ne pas se dérouler à Paris. Seul un hebdomadaire avait envoyé... une stagiaire. Celle-ci fit au demeurant très consciencieusement son travail, recueillant des heures entières d'interviews — au besoin par interprète interposé — en vue d'un «dossier» qui devait paraître peu après. Au bout de deux mois (et en plein creux de l'été) parut en effet... une double page agrémentée d'un beau cliché d'un lac enneigé (peut-être) suédois mais ne comportant pas une seule ligne de tout le matériau recueilli par la stagiaire. A la place, le critique de service regroupait et présentait comme des «frères» Stig Dagerman et... Lars Gustafsson! L'anarchiste viscéral et le néo-libéral opportu-

niste! Tout est dans tout et réciproquement, n'est-ce pas? Tout compte fait, il est heureux que Dagerman se soit suicidé: ce spectacle lui a au moins été épargné. Mais quand on parle de nos critiques comme de grands professionnels...

Le bilan est donc bien mitigé: on évoque certes plus souvent les pays nordiques, mais ce n'est pas forcément avec intelligence et de façon bien informée. On joue plus souvent des auteurs nordiques (récemment: Lars Norén) mais, si Patrice Chéreau a monté une magnifique *intégrale* de *Peer Gynt* voici quelques années, nous avons aussi eu droit à un véritable *massacre* de *Mademoiselle Julie* par Isabelle Adjani (puis Fanny Ardant) et un metteur en scène dont je préfère oublier le nom, dans une version qui omettait à peu près une phrase sur deux du texte (ah, ces «longueurs» strindbergiennes)! Faut-il alors chausser des lunettes roses ou des grises? Et se résigner à ce que le public français n'ait pas eu droit à la plus belle partie du *Triptyque* de Per Olov Enquist (*Pour Phèdre*) sous prétexte qu'il ne saurait admettre une telle atteinte aux mânes de Racine. Ce public deviendra-t-il adulte, un jour?

Mais que recherchent ces audacieux lecteurs d'œuvres nordiques? On peut au moins se réjouir sur un point: de même que la traduction est sortie d'un amateurisme sympathique mais insuffisant, le public — ou sa partie intéressante — est sorti de son exotisme de cartes postales (soleil de minuit, floteurs de bois, blondes paysannes en costume bigarré...). Il a fini par découvrir que, là-haut aussi, la vie est... quotidienne, qu'on y travaille, souffre, se révolte. Il commence même à admettre de renoncer à cette «Suède ripolinée» (!?) fabriquée par les journalistes et où tout est censé aller (trop) bien. Bref: il commence à admettre que le réalisme peut aussi être un article d'importation et à se rendre compte par la même occasion du désert que constitue la vie littéraire française à cet égard. Ils sont un certain nombre à avoir été sidérés par la lecture de Lo-Johansson, de Lindgren, d'Enquist ou de Salomonson. Dagerman, pour sa part, leur a enseigné que le courage peut et doit être la vertu n° 1 de l'écrivain, Vesaas que le génie est parfaitement compatible avec l'enracinement terrien et Reidar Ekner que la douleur la plus profonde peut et doit rester digne. On a même dû admettre de voir certains ébranler des mythes: par exemple celui de la bravoure des vikings, mis à mal par Laxness dans *La Saga des Fiers-à-bras* (*Gerpla*), et bien des jeunes écrivains français (tel Didier Daeninckx) se réclament maintenant de Sjöwall-Wahlöö et utilisent le roman policier pour dire des vérités inacceptables sous une autre forme littéraire. Mais tout est loin d'être gagné: lorsque Torgny Lindgren s'est vu décerner le prix Médicis étranger (encore une nouveauté inconcevable voici quelques années) ce fut hélas pour l'insipide *Bethsabée* et non pas pour l'extraordinaire *Che-*

*min du serpent*. Là encore, tout n'est pas rose. Mais les Suédois eux-mêmes n'ont-ils pas toujours refusé le Nobel à Heinesen et à Lo-Johansson?

Sur le plan de l'enseignement, enfin, l'un des rares effets heureux de nos annuelles réformes a été (grâce à la suppression de la notion de Licence «d'enseignement» — désuète depuis un demi-siècle) de permettre enfin la création d'une Licence de langues scandinaves (sans plus de précisions, notre ministère en étant sans doute resté à l'époque du nordique commun, un millénaire de retard n'ayant rien de scandaleux pour lui). Celles-ci sont donc sur un pied d'égalité théorique avec l'anglais ou l'allemand, ce qui n'est pas sans irriter certains collègues. Elles attirent un nombre lentement croissant d'étudiants, pour des raisons parfois bien surprenantes: il peut s'agir d'un voyage ou séjour accidentel en Scandinavie, d'un doux attachement envers un ou une Scandinave ou bien d'un coup de foudre... littéraire. Le cas le plus hasardeux est sans doute celui qui consiste en la recherche d'un moyen de meubler un trou (*håltime*) dans l'emploi du temps hebdomadaire — mais ce n'est pas le moins fréquent. Les voies choisies par la divine providence pour mener aux études scandinaves sont aussi insondables que les autres. Ajoutons un dernier facteur, non négligeable: le marché de l'emploi étant ce qu'il est, bien des étudiants se disent qu'ils ne risquent pas plus (ni moins) le chômage en choisissant les langues scandinaves que l'anglais, par exemple, comme des dizaines de milliers d'autres — alors, pourquoi pas se faire plaisir, si vraiment l'on aime cela? Et l'expérience prouve que la plupart d'entre eux finissent par trouver un débouché quelconque s'ils sont suffisamment motivés et astucieux. Le seul problème en ce qui concerne les études scandinaves en France est donc maintenant de savoir si le ministère de l'Éducation nationale consentira à conserver à cette discipline un minimum de postes d'enseignement sur la quinzaine actuelle (en plus de ceux de *lecteurs*) ou s'il les supprimera l'un après l'autre au départ du titulaire à la retraite ou outre-tombe, comme il semble désireux de le faire. Priorité absolue au quantitatif! Et, dans ce domaine, le Nord ne fait pas le poids. La France a décidé d'avoir bientôt deux millions d'étudiants alors qu'elle ne sait déjà pas quoi faire du million qu'elle a en ce moment ni même où les mettre pour qu'ils puissent suivre leurs cours. On peut donc se demander si beaucoup d'entre eux pourront à l'avenir s'initier aux langues scandinaves. Voilà, encore une fois, de quoi tempérer un optimisme qui ne se baserait que sur des données chiffrées quant à la part *future* de la culture nordique en France. (Octobre 1989)

MORTEN NØJGAARD

## La mort d'un artiste

Morten Nøjgaard är professor i romansk språk- och litteraturvetenskap vid universitetet i Odense, Danmark, och utgivare av den internationellt högt ansedda litteraturvetenskapliga tidskriften *Orbis Litterarum*. Han skriver här om »döbelmennesket Gary-Ajar», ett av de mest fascinerande författarskapen i Frankrike under 1900-talet och om vilket han 1986 utkom med en uppmärksam bok.

«Paris, le 3 décembre 1980.

Le mystère de la rue du Bac.

Un coup de revolver abat Romain Gary.

On soupçonne Émile Ajar, homme à tout faire du célèbre romancier diplomate.»

Ma vie est un conte: le mot d'Andersen s'applique à merveille à Romain Gary, né Roman Kacew de père inconnu. Parti de rien, vivant avec une mère tôt divorcée, triple émigrant (de Russie, de Pologne, de France), juif par-dessus le marché, sans dons scolaires particuliers — fait unique dans les lettres françaises, voici un grand écrivain plus proche des cancre que des fortes têtes — la guerre révèle au jeune homme sa véritable carrière: la lutte fraternelle, ou l'idéalisme en action (représentant la France à l'ONU, Romain Gary fait son auto-portrait sous la figure paradoxale de *L'Homme à la colombe*, 1958). Désormais sa route est tracée: héros de l'aviation (blessures, citations, croix de guerre, compagnon de la Libération, commandant...), le petit juif moscovite de Wilno se retrouvera bientôt aux sommets de la diplomatie française. En 1956 il est nommé consul général à Los Angeles.

Comme si cela ne suffisait pas à remplir une vie, il entame dès 1944 une carrière parallèle comme écrivain, carrière dans laquelle il atteint également les sommets, se voyant attribuer, en 1956, le prix Goncourt (le prix littéraire le plus prestigieux de la France) pour le premier roman écologique de la littérature française, *Les Racines du ciel*, défense chaleureuse des pays africains contre l'exploitation coloniale représentée par les chasseurs d'éléphants.

Il n'est pas rare que les écrivains passent leurs heures creuses à faire le play-boy, même s'ils n'en ont pas les moyens (Balzac!). Il est plus inquiétant si les diplomates se laissent aller. Or, la troisième vie de Romain Gary est celle des membres du jet-set international. Fumant d'énormes havanes, moustache à la Valentino, son portrait figure régulièrement dans la presse à sensation. Grand séducteur, c'est lui qui le dit, il se fait toujours accompagner d'une miss Solitude nouvelle et commence même à faire sa percée à Hollywood comme auteur de scénarios (il collabore p.ex. au film fameux sur l'invasion, *Le Jour le plus long*). Voici la route ouverte à une quatrième carrière parallèle dans les médias.